

RACINE : « ESTHER » ET « ATHALIE »

Y-A-T-IL UN MODELE ANTHROPOLOGIQUE DE LA FORCE ?

Introduction

Michel Foucault appelle la guerre : la « grande jurisprudence ininterrompue » du pouvoir. Ce qui a le mérite de situer clairement la problématique : comment l'homme acquiert-il un pouvoir sur les autres hommes ? Pessoa voyait deux moyens principaux : par l'oppression ou par la séduction¹. Par la force ou par la ruse, par la violence avouée ou par la violence cachée. Ce qui invaliderait l'analyse foucauldienne selon laquelle le pouvoir s'analyse en termes de rapports de force, et que donc on le déchiffre selon la forme générale de la guerre (ou de la violence, symbolique, clandestine ou organisée). En fait, il existe quatre moyens d'obtenir quelque chose, objet ou information qui permette d'asseoir sa domination sur autrui : par ruse, comme Ulysse, par science, comme Asclépios, de haute lutte comme Héraclès, champion de la force virile, ou par incantation, c'est-à-dire par magie, comme Orphée². Raymond Aron, qui posait que le travail et la guerre sont des activités contrastées et complémentaires disait que « l'homme vise à la maîtrise sur la nature et sur son semblable » et que peut-être il désire « d'autant moins dominer son semblable qu'il manipule mieux les forces naturelles »³?

Comment l'homme acquiert-il un pouvoir sur le monde ? En produisant des procédures rituelles. La guerre elle-même n'échappe pas à cette loi : elle se définit comme « l'organisation de l'action violente par les collectivités aux prises ». Même dans l'exercice de la force brutale, l'homme ritualise, c'est-à-dire qu'il établit un protocole, des règles, des procédures. Si la guerre est une violence, elle est une violence réglée « qui a pour caractéristique essentielle d'être méthodique et organisée quant aux groupes qui la font et aux manières dont ils la mènent. Elle est limitée dans le temps et l'espace, soumise à des règles juridiques particulières, variables suivant les lieux et les époques »⁴.

Des victoires sans carnage, des tromperies héroïques et des stratagèmes époustouflants ont eu souvent des conséquences historiques majeures : le fait de guerre ne frappe pas forcément par son caractère héroïque. Mais le cheval de Troie est une ruse indigne. Lorsque les Troyens le découvrent sur la plage, le grand-prêtre Laocoon vint relayer la fonction généralement dévolue à Cassandre et les mettre en garde. Il lança une flèche contre le cheval et c'est à ce moment là que le serpent monstrueux vint l'entraîner et l'engloutir. Si la ruse d'Ulysse fonde une stratégie militaire, c'est en modifiant significativement et substantiellement

¹ Hobbes voyait la domination comme la conséquence d'une séduction qui aurait échoué. Pour lui, la guerre est ruse avant d'être violence. Elle commence par la séduction et ne donne lieu à la violence que lorsque la séduction échoue.

² En Géorgie, deux domaines avec leurs modes d'action propres suffisent à épuiser la variété des conduites humaines : la religion (le sacré) et la force combattante. Distribution dont Strabon atteste qu'elle est vieille d'au moins deux millénaires. Ce qui entraîne une conséquence simple : tout comportement ne relevant pas de la religion n'est concevable qu'en termes de vigueur physique. Une notion comme celle de pouvoir, fondée sur l'intelligence ne peut recevoir pour équivalent géorgien que l'idée de puissance due à l'exercice de la force. La conséquence est la suivante : au trop intelligent des Grecs (Prométhée) répond en Géorgie le trop vigoureux des Caucasiens, Amirani. A la ruse répond la violence. Elles s'excluent mutuellement. La personne même du Christ représente une énigme indéchiffrable pour un Géorgien païen. Comment concevoir une puissance qui surpasse tout mais qui ne doit rien aux moyens habituels de la religion ? Sa divinité n'est pas du type familial aux montagnards du Caucase. Son mode d'action leur échappe entièrement : le pouvoir de la foi, l'obsession du salut, l'amour évangélique ne sont pas des notions aisément transposables sur les pentes de l'Elbrouz et du Kazbeg. Puisqu'il ne pouvait pénétrer dans le cadre de la civilisation géorgienne sous l'espèce de la religion, le personnage du Christ y a pénétré sous celle de la force. C'est ainsi qu'il est devenu un chef de bande, à la tête d'une brigade de douze, ayant acquis sa puissance insolite grâce à un long entraînement physique et militaire, pompes, parcours du combattant etc... La formule qui le définit conviendrait parfaitement à Amirani : « Il n'avait cessé de se battre depuis l'âge de douze ans ».

³ Aron (R.), *Penser la guerre*, vol. II, p. 694.

⁴ Bouthoul (G.), *Le phénomène guerre*, Payot, 1991, p. 18.

celle qui la précède et que, d'une certaine manière, elle annule. Quelle est la stratégie militaire centrale de la lutte entre Achéens et Troyens ? Le combat réglé. Et avec un protocole très ritualisé⁵. Avec l'entrée en scène du Cheval de Troie, cette machine de ruse plus que de guerre, dont Ulysse est l'inventeur, le rapport de force jusqu'alors équilibré entre Troyens et Achéens au point que la guerre s'éternise⁶, se brise enfin.

Le fait pose un problème philosophique épineux que je formulerai d'une manière un peu abrupte : peut-on concevoir un modèle anthropologique de la force ? Et dans cette perspective, qu'est-ce que le fait d'arme nous enseigne, de quoi nous informe-t-il ?

Je vais organiser l'exposé en trois moments : la présentation d'un modèle non pas de la force mais de la puissance. La vérification des éléments de ce modèle sur deux « actes de guerre », celui de l'acte V et VI d'*Athalie* et celui d'*Esther* dans les pièces juives de Racine. Puis, je vais examiner ce qu'il ne réussit pas à prendre en compte, ce que le fait d'arme (sans machine de guerre ici) fait jouer comme mécanisme particulier qui nous informe sur ce qu'on appelle la guerre, mieux peut-être que tout grand traité ou toute théorie. Et enfin, je vais essayer de passer de ce modèle sociologique abstrait à un modèle anthropologique de la force avec les problèmes qu'il soulève.

Le modèle sociologique de la puissance : Raymond Aron

Sauf à admettre la théorie de Hobbes et la fiction de l'état de nature comme tel, il n'existe aucun modèle anthropologique de la force. Ce qui existe en revanche, c'est une « théorie de la puissance », qui en est comme une première approximation. Elle est élaborée par Raymond Aron, au chapitre II de son ouvrage *Paix et guerre entre les Nations*⁷. Il s'agit d'un modèle plus sociologique qu'anthropologique basé sur l'idée de puissance, entendue d'abord au sens général comme « la capacité de faire, de produire ou de détruire » et définie plus précisément ensuite : « La puissance d'un individu est la capacité de faire, mais avant tout, celle d'influer sur la conduite ou les sentiments des autres individus ». Ce qui lui permet d'aboutir à la définition suivante de la puissance : « J'appelle puissance (...) la capacité d'une unité politique d'imposer sa volonté aux autres unités. En bref, la puissance politique n'est pas un absolu mais une relation humaine »⁸.

Aron commence donc par distinguer puissance et force, De même qu'il faut distinguer force musculaire et capacité à mettre en œuvre cette force qui implique l'intelligence, l'habileté, la ruse etc... il faut distinguer à propos des collectivités les forces militaires, économiques, morales et la puissance qui est la mise en œuvre de ces forces dans des circonstances données et en vue d'objectifs déterminés. Ce qui implique le couple central des notions de fin et de moyens, sachant par ailleurs – fait qui n'est pas négligeable – que la mesure d'une puissance est impossible (si cela était, l'issue de n'importe quelle guerre serait prévisible en calculant les forces). Au cœur de toute puissance, il y a donc l'intelligence, et en particulier la raison calculante, source de toute stratégie.

La notion de *force* appelle à son tour des distinctions. Jusqu'à l'âge atomique l'essence de la guerre était le combat, le « choc des soldats ». C'est dans ce cadre seul que le modèle est valide : la guerre nucléaire l'invalide bien évidemment. La distinction entre forces potentielles et forces actuelles s'appelle *la mobilisation*. Au jour du dénouement, c'est-à-dire de l'engagement, seules pèsent sur le destin les forces « actuellement » mobilisées. C'est parce que les éléments – ou facteurs – de la puissance ou de la force évoluent de siècle en siècle que la mesure de la puissance est rendue encore plus approximative. Sans oublier la part de hasard sur laquelle Clausewitz a insisté : « la guerre est le domaine du hasard ». Et Foucault a renchéri en ordonnant le hasard à la violence humaine : « Le pouvoir, les puissants, les rois, les lois, cachent le plus souvent qu'ils sont nés dans le hasard et dans l'injustice des batailles »⁹. Une histoire de la stratégie exigerait la prise en compte des croyances des hommes : la « Fortune » des hommes de la

⁵ Qu'on peut observer jusque dans les écrits du Moyen Âge. Dans la *Chanson de Roland*, le motif du combat à cheval se déroule selon un protocole réglé : « éperonner le cheval, frapper l'adversaire, briser le bouclier, percer le haubert, plonger l'arme dans le corps, jeter le cadavre à bas du cheval, lancer un sarcasme », François Suard, *La Chanson de Geste*, Paris, P.U.F., 1993, p. 33.

⁶ Elle a duré dix ans... Pénélope en témoigne. Dix ans de guerre, dix ans à traîner sur les mers diverses pour Ulysse en font un modèle de patience conjugale.

⁷ Aron (R.), *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1962, 1984, chap. II, p. 58 à 80.

⁸ *Idem*, p. 58.

⁹ Foucault (M.), « Il faut défendre la société », cours au collège de France, 1976, Hautes études, Gallimard, Seuil, 1997, p. 240.

Renaissance n'est ni la Providence, ni le Hasard aveugle. Et pourtant, ils pensaient que le pouvoir de la raison l'emporterait.

Une fois établies ces différences, R. Aron tire de la notion de puissance trois distinctions qui me semblent essentielles :

- La première est la distinction (héritage de Clausewitz) entre la puissance offensive et la puissance défensive. Le couple agression/défense qui est au cœur de l'action, et en particulier de l'action stratégique, de l'action intelligente.
- La seconde est celle qu'il établit entre les ressources militaires et la puissance (qui en tant que relation humaine ne dépend pas seulement des matériaux). Cette distinction est fondatrice d'une question qui a beaucoup tourmenté M. Foucault, celle du politique et du militaire. Force militaire, force politique, le rapport de ces deux forces est spécifique mais il n'a été l'objet d'analyses qu'à la Renaissance. C'est le rapport de la première et de la deuxième fonction dumézilienne.
- La troisième distinction établie est celle entre politique de force et politique de puissance.

C'est principalement la première distinction qui va nous intéresser dans le cadre d'un modèle anthropologique de la force : celle qui existe entre puissance offensive et puissance défensive. L'homme fort est celui qui par son poids ou sa musculature, possède les moyens de résister aux autres ou de les faire plier. Mais la force n'est rien sans l'influx nerveux, l'ingéniosité, la résolution. Théorisé par Clausewitz, cela donnera la distinction entre les forces physiques et les forces morales. Ce qui est nouveau chez Clausewitz, ce n'est pas cette distinction entre les forces physiques et morales, c'est qu'il élève les forces morales au niveau des paramètres historiques. C'est le plus faible qui se trouve sur la défensive, c'est donc celui qui a le plus besoin d'intelligence, de fermeté d'âme, de réflexion stratégique. Celui qui mène l'offensive est le plus fort, sa tâche est donc moins dure¹⁰. C'est quand l'adversaire résiste qu'il donne tout son éclat.

Plus fondamentalement encore cela signifie que contre toute attente, « l'esprit de la guerre » n'est pas la force, ni la violence. L'usage de la force en temps de guerre est sinon légitime du moins récurrent mais il n'y a pas de guerre sans stratégie comme l'enseigne l'histoire militaire. Ce qui n'a d'ailleurs rien d'une évidence. La littérature sur les étapes de la pensée stratégique est pauvre et avant 1945, personne ne s'intéressait à la réflexion sur la stratégie qui est sortie des écoles militaires. Les doctrines stratégiques sont influencées par des considérations strictement militaires, liées à la nature des armes et à l'organisation des armées : l'acte de guerre et la machine de guerre intéressent principalement la doctrine stratégique. Il y a par exemple trois grandes lignes d'analyse : l'évolution des formes tactiques des Perses à Napoléon, l'interdépendance de la guerre et de la politique à travers l'histoire, et la division de toute la stratégie en deux formes fondamentales : l'attaque et la défense. Sans compter toutes les analyses liées au changement de statut de la guerre. D'abord considérée comme est un acte de justice, elle est devenue un acte de violence (c'est ainsi qu'elle est définie par Clausewitz), un jeu scientifique, un sport international, (venger l'honneur est un acte de justice) avant d'être un « acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté »¹¹. De drame passionné, elle passe à celui d'une opération mathématique, ou d'un ensemble d'opération technique comme aujourd'hui. Concernant la définition de la guerre, Aron isole dans l'œuvre de Clausewitz trois systèmes ou plutôt trois constellations de concepts et de thèses. La première a pour foyer la proposition selon laquelle l'essence de la guerre est la violence réciproque, le duel qui est par nature illimité et implique nécessairement la montée aux extrêmes.

En un mot, l'esprit de la guerre, c'est la stratégie, la conduite des armées et la guerre elle-même. Mais elle implique le rôle de l'intelligence et de la pensée calculante (l'astuce calculante disait Clausewitz), et en particulier les « deux concepts supérieurs » qui en gouvernent les ressorts : « Les deux concepts d'offensive et de défensive »¹². « Dans les *Principes de l'enseignement*, Clausewitz distingue une guerre défensive que l'on mène pour son indépendance, d'une guerre stratégiquement défensive pour laquelle on se borne à combattre l'ennemi sur le terrain que l'on s'est préparé à cette fin »¹³.

¹⁰ La thèse de la force supérieure de la défensive au livre VI, De la guerre.

¹¹ Clausewitz ; *De la guerre*, p. 145.

¹² Clausewitz, *op. cit.*, cité par R. Aron, p. 92. « Les doctrinaires de la stratégie depuis la Renaissance se distribuent en cinq sections : les fondateurs, les classiques, ceux qui réfléchirent entre les deux guerres, ceux qui enfin réfléchirent sur la puissance navale et la puissance aérienne », Aron (R.), préface à l'ouvrage de Mead Earle, *Les Maîtres de stratégie*, Bibliothèque Berger – Levrault, p. 8

¹³ Aron (R.), *Penser la guerre*, vol. 1, l'âge européen, p. 268.

Quant aux circonstances, elles dépendent de deux termes abstraits : la capacité et la volonté. Mais la capacité d'imposer sa volonté ne se confond pas avec la puissance militaire et si l'issue des batailles est incertaine, c'est que la force militaire n'est pas susceptible d'une pesée exacte et qu'il faut distinguer comme le faisait Clausewitz, les forces physiques et les forces morales. Dès lors, le calcul rationnel se transforme en calcul de probabilité. La guerre est donc le domaine des probabilités, domaine lié à l'incertitude sur le rapport des forces, sur les intentions de l'adversaire et plus généralement encore à une double incertitude liée aux circonstances humaines et aux circonstances matérielles. Lorsque le hasard intervient, l'incertitude prend la figure du danger. Dès que l'acteur doit user du calcul des probabilités il est condamné en même temps au pari. C'est le nombre corrigé par les potentiels moraux qui emporte la décision.

Voici donc le dispositif général de l'analyse. Il convient d'y ajouter les déterminants et régularités qui définissent les causes ou les moyens matériels d'une politique (et d'en mesurer la puissance). Aron propose de distinguer trois éléments fondamentaux :

- l'espace qu'occupe les unités politiques,
- les matériaux disponibles et le savoir qui permet de les transformer en armées, le nombre des hommes et l'art de les transformer en soldats,
- enfin la capacité d'action collective qui englobe l'organisation de l'armée, la discipline des combattants, la qualité du commandement civil et militaire, la solidarité des citoyens face à la bonne ou à la mauvaise fortune.

Ce qui permet à Aron de dégager trois déterminants de la puissance : *le Milieu, les ressources, l'action collective*. Ils retentissent sur le couple essentiel dans le combat : la puissance défensive et la puissance offensive. A une nuance près, mais qui est décisive : les facteurs de la capacité défensive sont tout autres que ceux de la capacité offensive. Tandis que l'attaque vise à conquérir, et non à combattre ; la défense seule a donc pour finalité immédiate et absolue la lutte. Conséquence de cette distinction : la condition suprême presque unique de la puissance défensive est la cohésion de la collectivité.

Ces trois déterminants simplifiés et rendus plus abstraits deviennent *l'espace, le nombre et les ressources*. La frontière spatialisée du bien et du mal canalise la tension mais il n'y a de stratégie possible que dans un lieu, qu'à l'intérieur d'un espace et dans une durée. L'espace à son tour se différencie entre le milieu, le théâtre et l'enjeu. En tant que théâtre, l'espace est un espace abstrait, stylisé, schématisé. Le nombre quant à lui fait l'objet de remarques plus fouillées :

« le nombre est un déterminant odieux aux hommes, et pour ce motif même, mystérieux. Il est anonyme, insaisissable. On a personnifié, transfiguré en divinité bienveillante ou maléfique la terre ou la mer, le feu ou l'air, le pétrole ou le charbon, le socialisme ou le capitalisme, les trusts ou les masses. Seul un génie militaire pouvait reconnaître sans être accusé de cynisme que les faveurs du ciel allaient de préférence aux gros bataillons.

Le nombre est la meilleure explication des événements pour qui se plaît à démystifier. Il risque ainsi de décourager ou d'exaspérer ceux qui se refusent de ramener leurs ambitions à la mesure de leurs ressources »¹⁴.

Enfin, il y a bien sûr, la question du chef de guerre, qui doit manifester deux formes de courage : celui de risquer sa vie et celui de prendre ses responsabilités. L'intelligence doit triompher en tant de guerre du danger, des efforts physiques, de l'incertitude et du hasard. Si l'homme d'Etat néglige de calculer les forces, il manque aux obligations de sa charge, donc à la moralité de son métier et de sa vocation »¹⁵. Le chef de guerre est chef de l'Etat et chef des Armées. A la Renaissance, ce qui est nouveau, c'est que la politique commande la conception de l'ensemble et détermine dans certains cas la conduite d'une bataille, les risques qu'un chef d'armée doit accepter et les limites que le stratège doit fixer aux initiatives du tacticien, autrement dit, la fonction guerrière est subordonnée à la souveraineté politique.

Athalie

Michel Foucault suggérait qu'on pouvait « reconnaître deux grandes morphologies, deux grands foyers principaux, deux fonctions politiques du discours historique. D'un côté l'histoire romaine de la

¹⁴ *Idem*, p. 216.

¹⁵ *Idem*, p. 596.

souveraineté, de l'autre l'histoire biblique de la servitude et des exils »¹⁶. En évoquant les tragédies historiques de Racine, il en fait des « tragédies du droit et du roi, essentiellement centrées sur le problème de l'usurpateur et de la déchéance, de l'assassinat du roi, et de cette naissance d'un être nouveau que constitue le couronnement d'un roi »¹⁷. Ce qui me semble vrai pour *Athalie*. Et il pose la question : « Comment un individu peut-il recevoir par la violence, l'intrigue, le meurtre et la guerre une puissance publique qui doit faire régner la paix, la justice, l'ordre et le bonheur ? Comment l'illégitimité peut-elle produire la loi. (...) La tragédie de Shakespeare s'acharne au contraire, sur cette plaie, sur cette espèce de blessure répétée que porte au corps la royauté, dès lors qu'il y a mort violente des rois et avènement des souverains illégitimes »¹⁸. C'est ainsi qu'il fait de la tragédie racinienne « par un de ses axes au moins, une sorte de cérémonie, de rituel de re-mémorisation des problèmes du droit public »¹⁹. Il y a selon lui une sorte d'appartenance essentielle entre la tragédie et le droit. Ce qui est rigoureusement exact.

J'ai présenté le modèle de Raymond Aron, il s'agit à présent d'en vérifier la validité et de le faire fonctionner. J'ai choisi *Athalie* et *Esther*, les pièces juives de Racine. Les « actes de guerre » mis en scène sont très différents, je procéderai donc à deux analyses successives. En ce qui concerne *Athalie*, l'action dite « acte de guerre » se déroule au cours de l'acte V et VI. Je rappelle les faits pour mémoire. Après la mort de Salomon, un schisme se produit entre les douze tribus qui composaient le royaume d'Israël. Athalie, la fille d'un des rois d'Israël, Achab et d'une princesse phénicienne, Jézabel, adorateurs de Baal et persécuteurs des prophètes épousa Joram, roi de Judas, et entraîna son mari dans l'impiété. Israël tombe alors dans l'idolâtrie. Leur fils Ozochias s'y adonne à l'idolâtrie jusqu'au jour où il périt, ne laissant qu'un fils Joas, seul descendant de David. Athalie fait massacrer tous les membres de la famille royale, mais Joas, son petit-fils est sauvé par une femme. « Rien ne remuait en Judée contre Athalie ; elle se croyait affermie par un règne de six ans »²⁰. Quand l'enfant eut atteint l'âge de sept ans, le prêtre Joaïa le fit connaître à quelques-uns des principaux chefs de l'armée royale, qu'il avait soigneusement ménagés. Tout le peuple reconnut sans peine l'héritier de David et de Josaphat. Athalie, accourue au bruit pour dissiper la conjuration, fut arrachée de l'enclos du temple et reçut le châtiment que ses crimes encourageaient.

J'ai circonscrit très précisément l'acte V pour un ensemble de raison. La première c'est qu'il correspond au moment du « combat » et que jusqu'à l'âge atomique, je le rappelle, l'essence de la guerre est le combat, il constitue la péripétie guerrière essentielle : « l'acte de guerre ». Du plan de guerre à la décision de livrer une bataille décisive ou de la refuser, la stratégie englobe la conduite de la guerre, art dont le combat représente la matière première. Le fait de guerre implique nécessairement un combat. (Pour Aron, la guerre est constituée par « le choc armé entre les Etats, ou encore l'épreuve de force entre les troupes plus ou moins organisées des Etats. Ni les assassinats, ni le terrorisme, ni la compétition économique ne constituent une guerre, au sens que je donne à ce concept »²¹.) On a donc bien un choc armé entre les conjurés juifs, Joad à leur tête, et la puissance d'Athalie. La deuxième raison, c'est que l'on peut observer une organisation particulière du couple « puissance offensive, puissance défensive » qui est au cœur du modèle aronien. Enfin, il s'agit du moment précis où le prêtre Joas (ou Joaïa) se fait « chef de guerre » et organise la prise de pouvoir.

Quel est le milieu, quelles sont les ressources, et comment se déroule l'action collective. Elle se fait selon deux angles, en quoi Joas se conduit à la fois en chef d'Etat et en chef de guerre. Autrement dit, pour utiliser les catégories de l'analyse aronienne il se place sur le plan de la « politique intérieure », la reconnaissance de la légitimité de Joad, et sur le « plan de la politique extérieure », la destitution d'Athalie, puis sa destruction. Et elles ne vont pas l'une sans l'autre, sans le jeune roi, la stratégie guerrière de Joad ne pourrait être mise sur pied : les soldats ne se battent pas pour un territoire mais pour leur roi. Dans ce moment, Joad ne fait preuve d'aucun esprit de ruse, mais au contraire d'une habileté souveraine dans deux aspects décisifs : la prise de parole, et l'organisation de l'espace.

Dans un premier temps, il procède à un acte de double légitimité : il fait reconnaître le roi (Acte IV scène III) et à ce roi, il donne une armée :

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis
Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis

¹⁶ Foucault (M.), « Il faut défendre la société », cours au collège de France, 1976, Hautes études, Gallimard, Seuil, 1997. p. 68.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Idem*, p. 155.

¹⁹ *Idem*, 155-156.

²⁰ Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, (VI e époque).

²¹ Aron (R.). *Paix et guerre entre les Nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1992, p. III.

C'est-à-dire qu'il commence par fonder la cohésion de l'armée qu'il envisage de faire intervenir. Or, le nombre est du côté d'Athalie, donc, la stratégie des juifs est d'abord essentiellement défensive (le temple est attaqué, et il s'agit de le défendre). Comment assure-t-il cette cohésion ? Par un serment qu'il exige :

*Jurez donc, avant tout, sur cet auguste livre
A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre et de mourir pour lui »*

Et que pour faire bonne mesure, il nuance d'une menace :

*Et si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
qu'il éprouve Grand Dieu ta fureur vengeresse,
et la malédiction retombe sur les fils :
Qu'avec lui ses enfants, de ton partage exclus
Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus.*

Une fois qu'il a fondé la cohésion de l'armée sur le serment, il consacre le roi et il s'assure qu'il se comporte en roi. Puis il s'assure que sa légitimité est reconnue et que les soldats sont prêts à se battre pour lui. Tout cela relève encore des préparatifs de guerre.

C'est la scène V qui est décisive et qui met en scène la guerre.

Conformément à une loi stratégique, les forces adverses se mobilisent et organisent la contre-attaque. On apprend donc qu'Athalie assemble son armée et qu'elle a mis aux fers l'un des bras droits d'Israël, Abner. Intervention de Josabet, la femme du prêtre chef de guerre, qui est aussi celle qui a sauvé l'enfant et l'a éduqué. Elle croit tout perdu et se fait remettre sévèrement en place par le prêtre guerrier qui ensuite donne ses ordres. Josabet vient là comme contre poids pour mettre en évidence la force morale de Joad et en particulier sa force de décision :

C'est là qu'intervient l'organisation de l'espace, décisive dans tout acte de guerre :

*Amis, partageons-nous,
Qu'Ismaël en sa garde
Prenne tout le côté que l'orient regarde ;
Vous, le côté de l'ourse, et vous de l'occident ;
Vous, le midi.*

Voilà pour les ordres donnés. Le milieu décrit ici est bien évidemment un « théâtre des opérations », un lieu abstrait stylisé, (la preuve en est que les soldats sont envoyés aux quatre points cardinaux). Ensuite, une fois chacun dépêché à son poste, il leur est intimé l'ordre d'attendre les ordres (rien que de très banal).

*Qu'aucun, par un zèle imprudent,
Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit lévite,
Ne sorte avant le temps et ne se précipite.*

Le ton qu'emploie Joad est celui d'un commandant en chef qui s'attend à être obéi inconditionnellement et qui commande une armée qui semble habituée à obtempérer. Or, cela requiert un entraînement. Pour Machiavel, dans *l'Art de la guerre*, le problème de la discipline d'une armée assume deux aspects différents : apprendre aux soldats les principes du maniement des armes et les accoutumer à obéir en formations. Manifestement, c'est à une armée bien entraînée sur ces deux aspects de la discipline (qui garantit la cohésion interne) qu'on a ici affaire. Tout est donc en état de siège et l'attaquant est devenu défenseur.

A ce moment de l'action, les modalités du récit changent. Au cours de l'acte V, Zacharie, le fils du prêtre vient raconter à sa sœur où en sont les affaires. Il lui apprend (et nous apprend en même temps) qu'Athalie prépare la contre-attaque (« un poignard à la main ») et qu'on attend les « fatales machines » – on suppose qu'il s'agit de catapultes – pour abattre les murs du temple où se trouvent les conjurés. Donc l'agressé a mobilisé les ressources. On a bien compris que l'image du poignard à la main est principalement là pour conférer à Athalie sa dimension de chef de guerre (ça fait vrai).

Coup de théâtre, arrive Abner qui entre temps a été libéré et qui vient en médiateur. Il ne s'agit pas seulement d'une simple péripétie. Elle a ici tout son poids, car elle fait basculer l'action strictement guerrière dans le champ de la diplomatie, c'est-à-dire de la communication entre les hommes (si on admet que la guerre est une rupture de communication). Par l'intermédiaire d'Abner, les forces hostiles entrent à nouveau en communication. Cette communication entre les ennemis est la condition nécessaire à la modération des guerres.

« Pour que les Etats civilisés ne s'élèvent pas à la manière des « barbares » aux extrêmes de la violence, l'un ou l'autre des belligérants jeté par terre et réduit à l'impuissance, il faut qu'ils maintiennent entre eux la communication grâce à laquelle chacun saura plus ou moins exactement

ce qu'il doit craindre ou espérer. La communication ne suffit pas à garantir la modération, seule elle la rend possible »²².

Au cours de la scène III, les ordres de Joad sont de laisser entrer Athalie dans le temple. Il faut que tout fasse silence sur son passage et préparer un trône pour Joas. Et dès que la reine sera entrée, faire résonner la trompette guerrière, et appeler le peuple au secours de son roi. Cela s'appelle la « mobilisation », c'est-à-dire le passage des forces potentielles – le peuple – aux forces actuelles : l'engagement. On passe d'un état de siège, de défense à une autre tactique de guerre qui, si elle implique la ruse, (l'effet de surprise devant le jeune roi qu'on fait paraître devant la reine qui est aussi sa grand-mère) implique aussi la force : Joad appelle les soldats dans le même moment qu'il fait paraître le roi devant Athalie.

Quoi, la peur a glacé mes indignes soldats

Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduit mes pas ?

De fait, Abner, le diplomate, a été manipulé. La victoire de Joad est basée sur une alliance / alternance de ruse et de puissance guerrière (qui s'appuie sur des éléments ou des motifs assez traditionnels : les trompettes qu'on fait retentir pour jeter le trouble).

L'acte de guerre reproduit bien me semble-t-il, tous les éléments du modèle stratégique.

Esther : le stratège et la tacticienne

On (les esprits forts) est en droit d'objecter que *Esther* n'entre pas dans le cadre des « actes de guerre ». Esther ne prend pas les armes, et il n'y a pas de combat. C'est vrai. Je rappelle les éléments du récit. Nous sommes à Suze, capitale d'Assuérus, dans l'appartement d'Esther qui raconte à sa suivante comment elle est devenue reine sans révéler au roi sa race et sa religion. Entre Mardochée qui vient alerter sa nièce : un ordre a été édicté par le roi d'exterminer les juifs sous dix jours. Il est inspiré par Aman, mu par une haine implacable des juifs mais surtout de Mardochée (la « querelle des encensoirs »). Esther entre dans la salle du trône sans être convoquée rompant le protocole très strict qui régule les communications avec le roi. Elle met donc sa vie en péril. Elle en défaille, Le roi (qui est très amoureux) l'invite à parler, et elle le convie à dîner chez elle et qu'Aman soit admis au festin. Ce dîner est en réalité un « théâtre des opérations » au cours duquel elle lui révèle son origine et demande grâce pour les juifs, en exposant qu'ils ne sont pas les dangers pour l'ordre public qu'on lui a présenté. Le roi s'éloigne, troublé, et pendant ce temps Aman, qui se sait en danger, se jette aux pieds de la reine et implore sa grâce. Assuérus le trouve dans cette situation apparemment compromettante, et le fait supplicier, sans qu'Esther ne manifeste la moindre once de pitié.

On a souvent fait remarquer combien est étonnante cette inflexibilité d'Esther, et combien elle contraste avec la douceur dont elle fait preuve pendant la majeure partie de la pièce, au point de s'évanouir de peur devant le roi. On appelle cela « l'aspect biblique » de son caractère et c'est supposé nous suffire. Je voudrais apporter un éclairage plus satisfaisant.

L'action pose le problème de l'« état de guerre » et de la part de la parole humaine dans le fait de guerre. Hobbes est le seul qui fait intervenir la parole humaine comme l'une des conditions de la guerre. « Pourquoi les hommes qui prévoient les avantages de la concorde ne peuvent-ils pas la maintenir sans contrainte, comme le font les abeilles »²³. L'empiriste anglais donne trois raisons. La première, c'est qu'entre les hommes, il y a une rivalité au sujet de l'honneur et de la dignité qui crée l'envie, la haine et la guerre. Parce qu'à l'opposé de l'animal, pour lequel le bien privé ne diffère pas du bien commun, l'homme se compare aux autres et « ne peut vraiment savourer que ce qui est au dessus du sort commun »²⁴ De là suit qu'il recherche la supériorité et la domination des autres. La seconde, c'est parce que les hommes se jugent plus sages les uns que les autres, et plus aptes à gouverner la chose publique. La dernière enfin, celle qui nous intéresse, parce que l'homme dispose de

« l'art des mots par lequel certains savent présenter ce qui est bon sous les apparences du mal et ce qui est mauvais sous les apparences du bien et augmenter ou diminuer la grandeur apparente du bien et du mal, rendant les hommes insatisfaits, et troublant leur paix à leur gré »²⁵

La parole entretient donc avec la guerre un rapport fondamental, non pas tant parce que la parole serait elle-même une cause de guerre parmi les autres, mais parce qu'elle permet de rendre compte de cette

²² Aron (R.), *Sur Clausewitz*, éditions complexes, Historiques, p. 105.

²³ Hobbes, *The elements of law natural and politic*, ed. Tönnies, Londres, 1969, cité par Yves-Charles Zarka, in *La sémiologie de la guerre chez Hobbes*, p. 137.

²⁴ Hobbes, *Léviathan*, Penguin books, 1968, XVII, p. 226 /p. 176.

²⁵ *Idem*.

ambivalence essentielle de l'existence humaine. Aux quatre usages de la parole tels que Hobbes les dégage, : l'acquisition des arts, l'enseignement, l'entr'aide et le jeu, correspondent terme à terme quatre abus : l'erreur, le mensonge, la dissimulation et l'offense. Or, *Esther* fait apparaître le cas où la parole diffamatoire d'un homme contre un peuple met celui-ci en état de danger, en le décrivant comme constitutif d'un danger intérieur et donc inscrivant au sein de l'Etat un « état de guerre » qui justifie à ce titre la destruction de ce peuple. L'acte de résistance d'Esther ne nous informe pas seulement sur une stratégie principalement défensive mais de quelque chose de plus profond encore et qu'on peut formuler de la manière suivante : « il suffit à la défense de détruire non les forces armées de l'ennemi, mais son intention de nous détruire »²⁶, intention qui, dans le cas qui nous occupe, est elle-même guidée souterrainement. Celui qui veut détruire les juifs (et il s'agit d'une guerre d'anéantissement) est Mathan. Il faut donc détruire Mathan, et partant, l'intention de détruire du roi Assuérus lui-même.

L'ordre de permettre aux juifs de se venger de tous leurs ennemis peut alors s'interpréter également. A la scène VII le roi formule une étrange permission :

Je leur livre le sang de tous leurs ennemis,

Cela signifie que pendant une période limitée, Assuérus permet « l'état de guerre » à l'intérieur de son état. Le second point qui mérite qu'on s'attarde sur *Esther*, c'est qu'il met en scène la distinction parfois difficile à établir entre stratégie et tactique.

« la stratégie a pour objet de donner à la tactique l'occasion de livrer combat ou bataille dans des conditions matérielles et morales propices à la victoire et à l'exploitation de celle-ci. Le terrain, les obstacles naturels, le retranchement, les places fortes figurent parmi les conditions matérielles au même titre que le nombre. La stratégie se met donc au service de la tactique pour que celle-ci emporte la décision (...)»²⁷.

Si le stratège est Mardochée, c'est Esther la tacticienne. Où se livre le combat ? Dans ses jardins. Ce choix ne répond pas à la seule nécessité littéraire ou des sacro-saintes règles théâtrales. S'il est nécessaire que ce combat soit livré dans le jardin d'Esther, c'est qu'il faut emporter la décision du roi et changer ses dispositions à l'égard des juifs. Il faut se débarrasser d'Aman, donc le discréditer. (Sinon, il risque de reprendre de l'ascendant sur Assuérus). Ce qui est en jeu c'est la notion de victoire qui relève de la tactique, non de la stratégie, comme l'a remarqué R. Aron :

« La notion de victoire (...) relève de la tactique, non de la stratégie. En d'autres termes, le stratège et a fortiori le chef de guerre ne vise pas la victoire en tant que telle, il veut, par les moyens militaires (entre autres) obtenir certains résultats. Le tacticien a un devoir précis : utiliser au mieux les forces militaires à sa disposition en vue de la victoire. Le stratège utilise les combats et les victoires en vue d'une fin que le chef d'état détermine et qui ne se confond pas avec la victoire militaire et n'exige pas toujours la destruction des forces armées de l'ennemi »²⁸.

J'ai exposé le modèle d'Aron, je l'ai fait fonctionner sur *Athalie* en l'enrichissant de l'épisode d'*Esther*, je vais à présent poser la question du modèle anthropologique. Comment passer d'un modèle sociologique au fond très abstrait (et qui présente la défaillance de ne pas répondre à la question morale) à un modèle anthropologique ayant une valeur universelle et qui ne se mette pas la violence au centre tout en en rendant compte.

La fin et les moyens : modèle de la force ou modèle de la puissance

Pour concevoir un modèle anthropologique de la force, il faut postuler l'existence en nous d'une « fonction judiciaire » c'est-à-dire d'un pouvoir politique investi de droit (jus) seul susceptible de garantir la paix intérieure et la défense extérieure. Il ne s'agit pas du désir de puissance postulé par les théoriciens d'un état de nature. Un tel désir d'accumulation indéfini de puissance, impliquerait l'état de guerre comme l'état de nature même. Or, rien ne permet de penser que la guerre est en quelque sorte innée. Gabriel Camps pense qu'elle est acquise, et que pendant des centaines de milliers d'années, aucune trace de ces conflits spécifiques ne peut être décelée chez nos lointains aïeux. La guerre vient avec le nombre.

Il faut donc admettre que l'humanité (c'est-à-dire chacun de nous) est habilitée virtuellement (mais réellement) à cet exercice, bien qu'il soit détenu par ceux qui ont été investis des pouvoirs qui y sont liés : les soldats, l'armée en général. Si l'on peut en fonder la réalité anthropologique alors on doit pouvoir

²⁶ Aron (R.) rechercher

²⁷ Aron (R.), op. cit., p. 261.

²⁸ Aron (R.) *Sur Clausewitz*, op. cit., p. 33.

admettre l'idée d'un modèle anthropologique de la force, ou (d'un « schème dynamique »), qui serait comme le substrat à la « fonction guerrière » de G. Dumézil, et que la culture véhicule dans ses symboles et formes culturelles²⁹.

J'ai dit en citant Aron que la puissance d'un individu est la capacité de faire, mais avant tout, celle d'influer sur la conduite ou les sentiments des autres individus. Le concept clé est donc celui d'action. Qui dit « action », dit conduite finalisée, et donc fait intervenir le couple fins et moyens : « La conduite humaine peut toujours être traduite en termes de moyens et de buts, pourvu que l'acte ne soit pas un simple réflexe et que l'acteur ne soit pas insensé »³⁰. La violence est un moyen pour une fin : la volonté du plus fort.

Or, les philosophes distinguaient autrefois deux types d'action, l'action immanente et l'action transitive, distinction dont aucun des modèles construits ne prend acte. Ils ne postulent que l'action transitive, y compris dans l'action défensive. C'est le premier point. Or, la force de coaction ne se confond pas avec la violence. La force des moyens de coaction ou d'agressivité, la force qui frappe tend à détruire le mal à l'aide d'un autre mal (physique) infligé à des corps. De là, le mal si diminué soit – il, passera encore de l'un à l'autre, selon les lois de l'action transitive. C'est la racine de la violence éternelle. Deuxième point, par opposition à la puissance, (qui n'implique aucune notion morale) la « force » est une vertu, et c'est même une vertu cardinale. Elle dispose d'une façon stable la volonté de l'homme à affronter et surmonter les difficultés qui font obstacle aux exigences de la justice, et de la vie selon la raison et la vérité (et non pas les exigences de son désir conçu comme une puissance illimitée et débridée comme le pensait Hobbes – et Spinoza quoique celui-ci d'une manière plus désincarnée). Toute force n'est donc pas vertu. Qu'est-ce qui constitue l'acte de la force ? Saint Thomas le prétend double : c'est l'acte d'attaquer, mais c'est aussi et surtout l'acte de supporter, de soutenir, deux actes qui renvoient à l'opposition des deux ordres de l'attaque et de la défense. Même si Clausewitz a entrevu que ces deux ordres ne sont pas rigoureusement opposés, il postule implicitement un rapport d'opposition symétrique. Jacques Maritain théorise cette opposition quelque peu différemment : pour lui, la force d'agressivité, et la force de patience sont comme deux claviers distincts. Mieux encore, le premier a son ultime efficacité du côté du corps, et de l'activité transitive propre à la matière. Le second, en revanche a son ultime efficacité du côté de l'activité immanente propre aux esprits³¹. La riposte implique de disposer des mêmes forces que l'adversaire, ce qui n'est pas toujours le cas. Si cela est le cas, les forces sacrifiées seront considérables. Par ailleurs, « modérer la force, c'est la rendre moins forte »³². Restreindre et réfréner les énergies de la violence, c'est diminuer ces énergies et se priver de beaucoup de moyens. Dès lors, le plus dénué de scrupules est par hypothèse le plus assuré du succès. C'est dans le cadre de cette problématique de l'attaque et de la défense que se pose la question des « moyens ». Se défendre avec les mêmes moyens que l'adversaire, c'est entrer sous le signe de la surenchère. Ne pas lutter, c'est se condamner. La question apparaît inévitablement : dans les luttes politiques auxquelles les groupements humains sont incessamment soumis, n'y a-t-il rien d'autre à proposer que de freiner ou de modérer selon la raison l'usage de la force contraignante ou l'usage de la violence, plus généralement, l'usage des « moyens de la guerre charnelle » ?

Peut-on imaginer d'autres moyens que les moyens charnels qui ne soient pas la ruse ou la manipulation ? Peut-on concevoir une hiérarchie des moyens ? Jacques Maritain avait essayé. Il pose les choses de la manière suivante : si on donne au mot guerre un sens aussi étendu que l'analogie le permet, on appelle « moyens de guerre » tous les moyens dont la vie humaine use en ses conflits et oppositions pour briser un obstacle ou résister à une force brisante ». Ce qui lui permet d'établir une hiérarchie des moyens (et donc une théorie de l'action) :

« Nous devons distinguer trois ordres incommensurables de moyens qui ont chacun leurs lois propres : les moyens temporels lourds, les moyens temporels pauvres, et les moyens spirituels. Ou suivant une autre division : les moyens charnels, les moyens charnels dirigés vers le monde et les moyens purement spirituels³³.

²⁹ Cela répond à l'une des questions de Foucault : « les institutions militaires et guerrières, d'une façon générale les procédés mis en œuvre pour mener la guerre sont-ils de près ou de loin, directement ou indirectement le noyau des institutions politiques », p. 240.

³⁰ Aron (R.), p. 97.

³¹ Maritain (J.), *Du régime temporel et de la liberté*, Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, 1933, in *Œuvres complètes*, Paris et Fribourg, éd. Saint Paul et Fribourg, vol. V, 1982.

p. 468 - 469.

³² Maritain (J.) p. 454.

³³ Maritain (J.), p. 447.

Les moyens de la guerre charnelle (moyens temporels lourds) réclament des régulations. Sans ces régulations (la trêve pour ensevelir les morts par exemple, le respect des prisonniers...), ils vont jusqu'à la surenchère et l'anéantissement de l'ennemi. Le type par excellence de la force qui frappe ou du courage à attaquer, est la force du conquérant.

La première division (moyens temporels lourds, moyens temporels pauvres, moyens spirituels) se tire de la proportion des moyens à la force qui les met en œuvre ; la seconde (moyens charnels, moyens charnels dirigés vers le monde et moyens purement spirituels) se tire de la nature des moyens considérés en eux-mêmes : la fronde de David était un moyen pauvre, proportionné à la force spirituelle qui usait de lui. Et c'était de soi un moyen charnel³⁴.

Conclusion

« La perfection de l'ordre social consiste, il est vrai dans le concours de la force et de la loi ; mais il faut pour cela que la loi dirige la force (...) »³⁵. Les présupposés de tout modèle se sont pas neutres. Si on admet un modèle à la Hobbes, la guerre ne peut être qu'innée. Aujourd'hui, nous ne pouvons plus compter sur la transmission génétique des conduites, ces conduites nécessaires à la vie il nous faut les placer au cœur de la culture, où elles seront exposées aux aléas de la transmission culturelle. Y compris la force, y compris la ruse, y compris donc la manière dont nous allons apprendre à réguler ou à refouler la violence. Il faut semble t-il, (en l'état actuel de l'humanité) un minimum de capacité guerrière réductrice du pire, ou de capacité stratégique. La rationalité commande donc de songer à la paix en dépit du vacarme des combats, et de ne pas oublier la guerre en dépit du silence des armes. Laissons à R. Aron le soin de conclure :

« Les savants qui nous enjoignent de créer l'état universel demain, à peine de tous périr dans un monstrueux holocauste, n'animent pas notre volonté : ils nous acculent au désespoir. La sagesse politique ne propose rien de plus que la survie par la modération. Il est bon d'en dénoncer les insuffisances, à condition de ne pas faire la bête en voulant faire l'ange. Les religions de salut ont enseigné depuis des millénaires le secret de la paix, elles n'ont jamais promis que la paix s'accomplirait sur cette terre »³⁶.

³⁴ *Idem*, p. 437.

³⁵ Aron (R.), p. I, présentation de la huitième édition de *Paix et guerre entre les Nations*, op. cit.

³⁶ Aron (R.), *Anthologie, une histoire du XXe siècle*, Paris, Plon, 1996.

BIBLIOGRAPHIE

- Aron (R.), *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1992.
Penser la guerre, Clausewitz, I, l'âge européen, Paris, NRF, éd. Gallimard, 1976.
Sur Clausewitz, éditions complexes, Historiques,
Anthologie, une histoire du XXe siècle, Paris, Plon, 1996.
- Terray Emmanuel « Violence et calcul, R. Aron, lecteur de Clausewitz », *Revue française de sciences politiques*, vol. 36, avril 1986, p. 248 – 266.,
- Bobbio N. *La guerre et ses théories*,
- Bouthoul (G.), *Traité de polémologie*, Paris, Payot 1991.
Le phénomène guerre, Paris, Payot, 1991.
- Charachidzé Georges, *Prométhée ou le Caucase, essai de mythologie contrastive*, Flammarion, 1986.
- Chaunu (P.) dir., *Les fondements de la paix, des origines au début du XVIIIe siècle*, Paris, PUF, 1993.
- Clausewitz, *De la guerre*, Ed. de Minuit, Paris, 1955.
- Foucault (M.) « Il faut défendre la société », cours au collège de France, 1976, Hautes études, Gallimard, Seuil, 1997.
- Goyard-Fabre (Simone) « Qu'est-ce que l'état de guerre », in *La guerre*, Cahiers de philosophie politique et juridique, 1986, n° 10, centre de publications de l'université de Caen.
- Mead Earle (Edward), *les Maîtres de stratégie*, Stratégies, Bibliothèque Berger-Levrault, 1980, vol. De la Renaissance à la fin du XIXe siècle.
- Maritain (J.), *Du régime temporel et de la liberté*, Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, 1933, in *Œuvres complètes*, Paris et Fribourg, éd. Saint Paul et Fribourg, vol. V, 1982.
- Racine (J.) *Esther*, Paris, Gallimard, *Bibliothèque de la Pléiade*, 1999.
Athalie, Paris, Gallimard, *Bibliothèque de la Pléiade*, 1999.
- « Violence et calcul, R. Aron, lecteur de Clausewitz », *Revue française de sciences politiques*, vol. 36, avril 1986,